

change de la rue de Richelieu, et je compte bien y rentrer quand toutes ces bêtises-la seront terminées.

—Au fait, dit Taupier pour se donner une contenance, je ne vois pas pourquoi...

—Moi, d'abord, je suis humanitaire et je n'aime pas les batailles. Ça nuit à la fraternité des peuples et à la prospérité du commerce.

—Aussi, je me bats parce que j'y suis forcé, mais ça ne m'empêche pas de faire mes petites affaires.

—Pas vrai, père Mouchabeuf!

—Ça, c'est sûr, M. Tichdorf, dit le cabaretier, et mêmes elles ne doivent pas être mauvaises vos petites affaires.

—Peuh! ou boulotte. A propos de ça, m'apportez-vous des journaux?

—Ceux d'avant-hier seulement. Hier soir, je n'ai pas eu le temps de les acheter.

—Alors, ce sera vingt francs de moins. Vous savez nos conventions. Moi, j'ai là du *nanan* pour vous, les derniers numéros du *Times* et de la *Gazette d'Augsbourg*.

—Fameux! s'écria le cabaretier; et si vous n'en demandez pas trop cher...

—Ça vaut un billet de mille comme un sou, mais pour vous ce sera cinq cents.

—Oh! M. Tichdorf, faut être raisonnable.

—Où voulez-vous que je prenne tout cet argent-là?

—Ça ne me regarde pas. Mais tenez, je suis bon prince. Je vous passerai les deux feuilles tout à l'heure quand mes hommes commenceront à y voir double, après-demain vous m'apporterez une obligation du Crédit foncier, et vous allez me donner vos journaux par-dessus le marché.

—On a dû baisser aujourd'hui, puisque nous vous avons battu hier, et j'ai idée que je ferai un bon placement.

—Je ne dis pas, M. Tichdorf, mais...

—Pas de mais, mon vieux. Vous savez que je suis rond en affaires, c'est à prendre ou à laisser.

Taupier, qui ne s'étonnait pas facilement, marchait de surprise en surprise.

Ce singulier spéculateur, qui donnait ses ordres de Bourse entre une bataille et une patrouille, lui inspirait une admiration mêlée de crainte.

Il se disait qu'un homme assez fort pour mener de front la guerre et les opérations à la hausse, pourrait devenir un adversaire dangereux ou un auxiliaire utile.

Aussi ruminait-il déjà au moyen de le mettre dans ses intérêts.

—Et ce cognac, père Mouchabeuf? Est-ce pour demain?

—Je ne comprends pas ce que fait cet animal de Polyte, murmura le cabaretier.

—Mes sauvages ont soif, reprit le caporal, et pour qu'ils ne se mêlent pas de notre commerce, vous savez qu'il faut les désaltérer.

—Je vais l'appeler," dit Mouchabeuf en se dirigeant vers le comptoir derrière lequel s'ouvrait un escalier tournant qui descendait à la cave.

Tichdorf dit quelques mots en allemand à ses soldats, pendant que le patron s'égosillait à crier le nom de Polyte en se penchant sur la rampe. Personne ne répondit.

—La brute est capable d'avoir été courir du côté de la Malmaison pour voir après ses chevaux morts, grogna Mouchabeuf.

—Tiens! un alphabet, s'écria le caporal en apercevant les jetons oubliés sur la table par Régine.

—Il y a donc des enfants ici?"

Taupier allait lui répondre, quand un bruit singulier le fit tressaillir.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

LES KANAKS

DE LA

NOUVELLE-CALÉDONIE

Histoire de la belle Nou et du forçat Henri

I

L'histoire que nous avons à raconter remonte aux premiers temps de la transportation, et elle est curieuse surtout en ce qu'elle met en relief les mœurs de l'île à ce moment, et les sanglantes coutumes de ses habitants.

Le transporté dont il s'agit s'appelait Henri—peut-être avait-il un autre nom que nous n'avons pas cherché à connaître.

Il s'appelait Henri, et c'est tout.

On croit qu'il avait une femme et un enfant, mais la femme et l'enfant étaient morts sans doute, la première de honte, la seconde de misère, car jamais le condamné n'avait prononcé leurs noms.

C'était une nature sauvage, indomptée, impatiente de tout joug, rebelle à toute convention sociale.

Le crime pour lequel il avait été frappé était épouvantable.

Il avait tué un vieillard pour lui voler

son argent, qu'il avait dépensé ensuite en orgies.

Il était resté quelques années au bagne de Toulon, d'où il était parti avec le premier envoi de la Nouvelle-Calédonie.

A Toulon, il avait tenté plusieurs fois de s'évader, mais la surveillance est difficile à tromper, et il est rare, après tout, malgré quelques exceptions heureuses, que les évasions y réussissent complètement.

Il y a trop de gendarmes en France, et le télégraphe électrique est un redoutable auxiliaire de la police.

Henri quitta donc Toulon avec une réelle satisfaction, et, pendant toute la traversée, qui est fort longue, on n'eut aucun reproche sérieux à lui adresser.

Il était docile, travaillait avec ardeur et évitait avec soin toutes les occasions de querelle et d'insubordination.

Cela fut remarqué.

On crut à bord qu'il s'amendait, et l'on s'en félicita.

Un criminel qui revient à de bons sentiments, c'est une joie pour tous... et Henri bénéficia dans une certaine mesure des dispositions bienveillantes que ce changement de conduite éveilla dans l'équipage.

La traversée fut longue et pénible, et l'attitude d'Henri ne se démentit pas un instant.

Aussi, quand le bâtiment mouilla en rade de Nouméa, et que les transportés eurent été débarqués à l'île Nou, le commandant ne manqua pas de le recommander au gouverneur.

La colonie naissait à peine, et le territoire sur lequel s'étendait son autorité n'était pas considérable.

A quelques lieues de Nouméa, on devait être libre sans avoir à craindre d'être jamais repris.

On avait bien parlé à Henri, comme aux autres, des tribus sauvages qui habitaient l'île et qui avaient déjà tué et mangé un certain nombre de matelots ou de soldats.

Mais les transportés, nous l'avons dit, traitèrent ces récits de fables, et ils crurent même qu'on ne les avait inventés que pour effrayer ceux d'entre eux qui seraient tentés de s'évader.

Henri ne fit aucune observation à ce sujet; il parut seulement manifester une certaine épouvante à l'audition de ces récits. Mais deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée, qu'un matin on signala son absence au pénitencier, et qu'on acquit la certitude qu'il avait fui, emportant un fusil volé à un soldat, et un sac dans lequel il avait placé des vivres en quantité suffisante pour trois ou quatre jours.

On était alors au mois de décembre, c'est-à-dire au moment de la belle saison.

Le malheureux avait bien choisi son moment.

Mais où allait-il?... qu'allait-il devenir ainsi seul, perdu au milieu de ces pays sauvages, où à chaque instant, en dépit de son incrédulité, il était exposé à rencontrer quelque impitoyable ennemi?

Pendant les premiers jours, tout sembla lui sourire.

Le temps était superbe et le pays qu'il traversait était splendide.

L'air était parfumé... la végétation s'élevait luxuriante; c'était un spectacle à ravir l'esprit le plus étroit, à émouvoir le cœur le plus endurci...

Il était libre!...

Il allait et venait... ou reprenait sa marche, mangeait ou se couchait... tout cela à sa guise!... sans contrainte, sans avoir à redouter le regard ou le reproche d'un surveillant...

II

Au bout de trois jours d'une marche pendant laquelle il n'avait guère rencontré que quelques huttes qu'il avait évitées avec prudence, notre évadé commença à éprouver quelques inquiétudes sur l'issue de sa tentative.

Il ne craignait pas d'être repris, et jugeait bien que le gouverneur n'avait envoyé personne à sa poursuite.

Mais il se demandait s'il n'avait pas pris une fausse direction, et s'il était vrai que le pays fût habité.

Il en était là, quand, vers le matin du

quatrième jour, il atteignit la hauteur d'un plateau, sur lequel il s'arrêta.

L'extrémité de ce plateau était couverte par des arbres de diverses essences tropicales, et, à une distance de vingt mètres environ, s'élevait une grande case calédonienne, sorte de tour dressée sur un cylindre haut de quatre pieds, avec une porte basse et étroite sur le devant, et au sommet du toit conique une sculpture grossière dont il ne put, à distance, saisir parfaitement le caractère.

A droite et à gauche étaient bâties d'autres cases, destinées aux femmes et aux étrangers.

Au devant du plateau, sur un petit tertre ovale, se dressaient sept poteaux, surmontés de crânes humains.

C'était, à n'en pas douter, la demeure d'un chef de tribu, et les poteaux indiquaient surabondamment les coutumes sanglantes des habitants de ces parages.

Cela donna à réfléchir à notre voyageur...

Un moment, le malheureux hésita à avancer, mais il pensa, avec raison, qu'il ne fuirait devant cette tribu que pour retomber dans une autre non moins redoutable, et il poussa résolument en avant, décidé à mourir, plutôt que de retourner sur ses pas...

Du reste, son arrivée avait été déjà signalée par des vedettes placées dans des fourrés voisins, et eût-il voulu fuir, qu'il ne l'eût pas pu.

Il avança donc d'un pas ferme, et, cinq minutes après, il se trouvait au pied de la case du chef.

Quelques guerriers qui l'avaient aperçu étaient accourus à sa rencontre, si bien qu'il se vit bientôt entouré d'un cercle étroit et menaçant d'hommes armés de casse-tête, de javalots et de fusils...

Derrière eux se tenaient un certain nombre de femmes.

Les naturels, dit M. Alfred Jacobs, dans son *Océanie nouvelle*, sont en général grands et robustes, et les marins qui les ont visités s'accordent à vanter leur vigueur.

Ces hommes sont, en effet, bien membrés et musculeux, mais leur physionomie est brutale et grossière.

Les femmes surtout, avec leurs cheveux laineux, leurs gros traits hébétés, leurs seins pendants, leurs extrémités difformes, ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des créatures humaines.

Les hommes sont entièrement nus; quant aux femmes, elles se couvrent la moitié du corps d'une ceinture, large d'un pied, à laquelle se rattache par derrière un pagne qui descend des épaules jusqu'aux jarrets.

Il s'est fait dans la Nouvelle-Calédonie un mélange des naturels abjects de l'Australie et des belles races polynésiennes, et il en est sorti une famille bâtarde, supérieure à ceux-là, inférieure à celle-ci, et participant aux usages des uns et des autres.

Une des supériorités les plus remarquables de ces sauvages consiste dans la force et dans l'adresse avec lesquelles ils manient leur casse-tête et leurs javalots.

Cependant, Henri regardait avec émotion le cercle qui l'entourait, et il allait s'adresser à celui des guerriers qui était le plus près de lui, lorsqu'un homme parut sur le seuil de la case et lui fit signe d'approcher.

C'était un Kanak d'une taille et d'une corpulence vraiment remarquables; les traits empreints d'une férocité non équivoque, et redressant son buste herculéen avec une fierté pleine de provocation.

Il était vêtu d'une chemise et d'un pantalon, et portait une casquette et un vieux sabre.

A la vue de l'évadé, ses sourcils se froncèrent et ses regards se portèrent avec une ardente convoitise sur le fusil qu'il tenait posé à ses pieds.

Sur un geste qu'il adressa aux guerriers dont le cercle s'était élargi, trois Kanaks se précipitèrent sur l'étranger, et le dépouillèrent en un clin d'œil, non-seulement de son arme, mais encore de ce qui lui restait de munitions.

Henri essaya bien de protester et de se

défendre, mais vingt tomahawks se dressèrent aussitôt au-dessus de sa tête, et il allait être impitoyablement massacré, quand un mouvement se fit tout à coup dans la petite troupe, et un bras vint arrêter l'arme du sauvage...

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES

LE FOUET ÉLECTRIQUE

Les Américains sont toujours pratiques. Dans l'Etat de l'Ohio, on a eu l'idée de ne plus châtier les condamnés par les coups de fouet, mais par l'électricité. Les forçats les plus indomptables sont placés, les yeux bandés, dans une cuve où il ne se trouve que trois ou quatre pouces d'eau. Le pôle d'une batterie est placé dans l'eau; l'autre est mis en contact avec une éponge, avec laquelle on touche le corps du délinquant en divers endroits, de sorte que le patient éprouve, selon la force de la batterie, un chatouillement et des secousses très-désagréables qui ressemblent fort à des coups de bâton. Comme le patient ne peut pas voir où la secousse prochaine portera, la peur et la surprise ajoutent encore à l'effet du procédé. On dit que ce traitement, qui n'est pas nuisible, mais au contraire fort salubre, produit les meilleurs fruits.

AVENTURES D'UN BŒUF QUI VINT SE COUCHER DANS LE LIT D'UNE SERVANTE DE FERME

On lit dans l'*Esperance du Peuple*, de Nantes: "Le dimanche 22 décembre, il s'est passé au bourg de Treillères un fait rare dans les annales de l'espèce bovine:

"Un bœuf, qui s'était détaché dans l'après-midi, pénétra chez un fermier nommé Brillet, et entra dans une chambre de décharge où couche d'ordinaire la domestique; là, il trouva une vieille barrique pleine de son, s'en donna à cœur joie, puis voulut sortir.

"Mais l'opération était difficile, car la chambre, trop étroite, ne lui permettait pas de se mouvoir à l'aise, et il n'eut pas l'intelligence de se retirer directement en arrière. En essayant de se retourner, il mit les deux pieds sur une maie, et de là, avisant le lit de la servante, il y grimpa, trébucha sans doute, puis tomba couche tout de son long. Le terrain était moins large et moins solide que le plancher des vaches, l'animal corné ne put se relever. Il resta donc patiemment couché sur le flanc.

"La servante était allée se promener dans l'après-midi: quel fut son étonnement le soir, quand, voulant se mettre au lit, elle vit sa place occupée par un bœuf aussi étrange! Cruelle d'abord à un tour du diable? L'histoire ne le dit pas; mais elle poussa les hauts cris, on vint à son aide, et tout le bourg de Treillères, d'ordinaire si paisible, fut soudain en émoi.

"Déloger l'intrus ne fut pas chose facile; mais les gens de Treillères sont avisés, et après avoir beaucoup peiné et beaucoup ri, ils descendirent le pesant quadrupède, qui regagna son étable, tout étonné lui-même de son escapade."

CORBEILLE ROYALE

Voici, pour nos lectrices, d'après un journal danois, les principaux cadeaux de noces donnés à la nouvelle duchesse de Cumberland, la princesse Thyra de Danemark, dont le mariage a eu lieu récemment.

Le roi et la reine de Danemark ont donné à leur fille un collier de diamants avec une croix; la reine douairière de Danemark lui a offert son portrait; la reine Victoria, un cache-miroir des Indes d'une finesse inouïe, et un médaillon orné de perles contenant son portrait; la reine douairière de Hanovre, un collier et des bracelets de perles, rubis et diamants; le duc de Cumberland a donné à sa jeune femme une parure entière de diamants et saphirs; le prince de Galles a envoyé un collier de grosses perles, de diamants bruts et d'émeraudes; la princesse de Galles, un nécessaire de voyage en argent avec le chiffre en or; les enfants du prince de Galles, chacun un porte-bonheur en brillants; la princesse Béatrice, un bracelet en or ciselé, rehaussé de diamants; le duc et la duchesse de Cambridge, un encrier et des candelabres d'argent; le grand-duc héritier de Russie et la princesse Dagmar, une grande croix agrafe de saphirs et diamants; la princesse héritière Caroline de Danemark, un déjeuner en porcelaine danoise avec des peintures représentant des paysages danois; le prince royal et la princesse royale, un bracelet paré de sept gros diamants.

La princesse a reçu, en outre, d'autres présents de moindre valeur, entre autres, des présents des dames du palais, un encrier d'argent de la Société protectrice des animaux, dont elle est patronesse, et des envois de plusieurs villes de Danemark.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au RÉV. JOSEPH T. INMAN, *Station D, New-York.*